

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Huberman, Leo et Sweezy, Paul M., *Le socialisme cubain*, Éditions Anthropos, Paris, 1970, 240 p.

par Hugues-Georges Hambleton

Études internationales, vol. 2, n° 2, 1971, p. 329-330.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700104ar>

DOI: 10.7202/700104ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

pressionnante de données, de taux d'augmentation annuelle, d'indices sur différents aspects de l'éducation (démographiques, budgétaires et autres). Il en résulte un type de documentation qu'on aimerait retrouver plus souvent dans les rapports de l'administration publique. Ainsi pour le lecteur français, cet ouvrage a sûrement une fonction d'information et peut offrir des statistiques d'un accès très difficile, mais pour l'économiste étranger qui y chercherait une application de l'analyse économique à l'évolution des coûts du système d'enseignement français, ce livre est très décevant et de peu de valeur.

On ne peut considérer cet ouvrage comme une étude économique mais comme un travail strictement statistique et comptable. Son intérêt est par le fait même très limité.

Gérard BÉLANGER,

Science économique,
Université Laval.

HUBERMAN, Leo et SWEETZ, Paul M.,
Le socialisme cubain, Éditions Anthropos, Paris, 1970, 240p.

Peu de sujets ont suscité autant de controverse que la Révolution cubaine. Ce dernier ouvrage de la plume d'un ardent syndicaliste et d'un éminent marxiste, tous deux américains, souligne, conformément à ce que l'on s'y attend, les réalisations majeures du Cuba socialiste dans les domaines de la santé publique et de l'éducation. Non que ces auteurs soient de simples apologistes. Bien au contraire, ils soulignent combien pauvre a été la planification d'ensemble, combien exagérée l'importance attribuée aux plans spéciaux et combien a été démesurée la croissance de la bureaucratie. Ils notent, en outre, que l'absence de bonnes habitudes de travail chez la majorité de la population a constitué le pire des défis à relever.

Toutefois, une étude mieux pondérée eût été à souhaiter. Fidel Castro, l'indomptable, est moins réticent lorsqu'il s'agit de fustiger les erreurs commises, les problèmes à résoudre.

Ce livre ne fait aucune allusion au fardeau que représente la défense nationale. Pourtant, lorsque MM. Huberman et Sweetz se trouvaient à Cuba en 1968, ils auront certes vu, les manœuvres constantes des Forces armées révolutionnaires avec leurs 120,000 hommes

et de la milice comptant deux fois ce nombre, les unités d'infanterie et d'artillerie, les détachements de chars d'assaut T-55 armés de gros canons 100 mm., les escadres de chasseurs bombardiers équipées de MIG 21, 17 et 15, les unités de lance-fusées, les emplacements de radar que l'on retrouve sur toute l'ampleur du pays, et les forces navales. Malgré l'aide massive en provenance de l'URSS, les exigences des programmes de défense absorbent une très forte proportion de la production nationale et des devises étrangères.

Les services de santé publique et d'éducation ont pris un grand essor, mais ont également absorbé une importante proportion des ressources nationales. Les auteurs n'indiquent pas que grand nombre des jeunes gens qui reçoivent leur formation ne feront que remplacer les cadres qui ont pris le chemin de l'exil, ni qu'un quart des enfants d'âge scolaire ne fréquentent pas les écoles.

Le socialisme, selon ces auteurs, a mis fin au chômage et a entraîné une répartition plus équitable des revenus. Toutefois, les coupeurs de canne à sucre ont fait exode vers les villes à la recherche d'un travail moins pénible, soit dans les raffineries de sucre, soit dans les bureaux. Ainsi que Fidel Castro l'a lui-même si bien exprimé : « Cet exode s'est fait vers les secteurs improductifs. C'est là le puits sans fond capable d'engloutir toutes les ressources humaines du pays. Et ce qui peut engloutir nos ressources humaines peut engloutir également nos richesses, notre bien-être, nos biens matériels alors que nous en avons tellement besoin. » En un chapitre traitant des « stimulants », les auteurs rapportent qu'en moyenne la journée de travail dure entre quatre et cinq heures, ce qui rappelle la boutade tchèque que « le socialisme vaut mieux que travailler ».

Les auteurs misent leurs espoirs sur la technologie moderne, et ont titré un de leurs chapitres : « La technologie, espoir de l'avenir. » Dans le secteur critique de la production du sucre, pourtant, l'exode des coupeurs de canne a été incompatiblement plus rapide que la mécanisation et il se peut qu'à long terme, la production de sucre soit réduite.

Les auteurs avouent qu'à moins que le Cuba ne réussisse à augmenter sa production et ses exportations afin de se permettre les importations nécessaires, il ne saurait être question de moderniser l'économie, ni conséquemment d'élever le niveau de vie. Ajoutons qu'à moins

d'offrir de vrais encouragements matériels au travail, il est fort douteux que la productivité puisse s'accroître sensiblement — une productivité accrue était bien l'objectif déclaré de l'État pour l'année 1971.

On ne peut qu'entériner la conclusion : « Un nouveau drame historique se prépare à Cuba aujourd'hui. »

Hugues-Georges HAMBLETON,

*Science économique,
Université Laval.*

CREEL, Herrlee G., *The Origins of Statecraft in China. Vol. 5 : The Western Chou Empire*, The University of Chicago Press, Chicago, 1970, 559p.

C'est toujours avec une certaine humilité que l'on aborde un ouvrage de cette nature et de cette importance. L'auteur avoue lui-même, presque en s'excusant, avoir consacré seize années de sa vie à l'étude de la naissance et de l'évolution des techniques administratives de la Chine antique. Une première analyse situe l'ouvrage assez nettement dans la grande tradition de la sinologie « sérieuse » et dans la lignée des œuvres des grands auteurs tels que Marcel Granet, Henri Maspéro ou Joseph Needham.

Ce volume, en effet, qui couvre essentiellement la première époque de la dynastie des Tcheou (ou Chou, suivant la translittération utilisée), soit de 1122 à 771 avant J.-C., s'adressera, à notre avis, beaucoup plus aux spécialistes qu'aux profanes puisqu'il est essentiellement une mise à jour sur la période considérée, non seulement parce qu'il est une synthèse de tous les matériaux déjà connus, mais aussi parce qu'il intègre des sources nouvelles, comme les inscriptions sur les vases de bronze, inscriptions disponibles depuis une dizaine d'années seulement. En dépit toutefois de la haute technicité et de la spécialisation de cet ouvrage, le lecteur saura lire assez vite les multiples considérations relatives aux sources et profitera tout de même largement de ce livre passionnant.

Le thème essentiel du volume du Professeur Creel repose sur l'hypothèse selon laquelle la dynastie des Tcheou aurait régné sur un empire très vaste, pratiquement centralisé, assez homogène et non pas sur une vague confédé-

ration de petits États vassaux. L'intention de l'auteur c'est aussi une tentative de retrouver les origines et l'évolution des idées politiques en Chine ainsi que celles de ses institutions gouvernementales. Son ambition, enfin, c'est de montrer que, par l'intermédiaire du monde arabe, les institutions gouvernementales chinoises ont influencé, dans une certaine mesure, celles de nos sociétés occidentales.

Les premiers chapitres de l'ouvrage situent la dynastie Tcheou dans l'Histoire et relatent les différentes conditions qui permirent l'apparition de cette dynastie et sa prise du pouvoir. Les chapitres suivants sont consacrés à l'organisation du gouvernement royal, ses finances et sa justice, chapitres qui nous ont d'ailleurs paru les plus intéressants. La lecture de ces pages se révèle surprenante et ne confirme que le haut degré de civilisation et de raffinement atteint par cette société. On comprendra ainsi beaucoup mieux pourquoi dès le 1^{er} siècle avant J.-C. le gouvernement chinois possédait l'équivalent d'un bureau de la statistique, qu'au 1^{er} siècle de notre ère, les fonctionnaires de l'administration se recrutaient par concours dans toutes les couches de la société et que ces mêmes fonctionnaires bénéficiaient déjà d'un système de retraite.

Dans sa deuxième partie, l'ouvrage aborde des thèmes plus vastes tels que ceux des tribus barbares, des militaires, et de la société féodale où l'auteur accorde une place privilégiée à la famille, qui a toujours été l'une des valeurs fondamentales dans l'histoire chinoise, et à la religion.

En définitive, le livre du Professeur Creel contribue essentiellement non seulement à la sinologie et à l'Histoire en général, mais aussi à l'anthropologie politique, qui y puisera les plus précieuses informations.

Gérard HERVOUET,

*Science politique,
Université Laval.*

EL KODSY, Ahmed et LOBEL, Éli, *The Arab World and Israel*, Monthly Review Press, New York et Londres, 1970, 137p.

Ce livre offre au lecteur un aperçu exceptionnel des problèmes de la Palestine et du